

**LETTRÉS DE MARINA GUSTAVOVNA
ET DE TATIANA GUSTAVOVNA,
FILLES DE GUSTAVE CHPET,
AUX ORGANISATEURS ET PARTICIPANTS DU
COLLOQUE SUR GUSTAVE CHPET QUI S'EST TENU À
BORDEAUX (MSHA) DU 21 AU 24 NOVEMBRE 2007**

**LETTRÉ DE MARINA GUSTAVOVNA
AUX PARTICIPANTS DU COLLOQUE DE BORDEAUX**

Chers collègues, je suis profondément désolée de ne pouvoir être parmi vous aujourd'hui. Je suis très reconnaissante à toutes les personnes présentes, et en particulier aux organisateurs de ce colloque pour l'attachement à la mémoire de mon père et l'intérêt porté à ses travaux. Je vous remercie sincèrement pour cela. Vous comprendrez que je ne peux présenter aucun dossier. Je ne suis pas une scientifique et ne suis pas très compétente en matière de questions scientifiques, c'est pourquoi je voulais seulement parler un peu de mon père, dont le nom renaît de ses cendres. J'ai beaucoup travaillé dans les archives, et je peux ainsi apporter un éclaircissement aux nombreuses légendes qui le concernent.

Je voudrais tout d'abord préciser deux choses : 1) Jusqu'à aujourd'hui, on se trompe sur la date de la mort de Chpet (il a été fusillé le 16 novembre 1937 dans la ville de Tomsk, et n'est pas

mort en 1940, comme l'indiquait le rapport sur sa mort). Il n'a été emmené nulle part après son arrestation à Tomsk le 27 octobre. Mais nous n'avons appris cela qu'en 1989. 2) Je voudrais également lever la confusion autour de son origine et de son nom de famille. Son nom de famille est Chpet, et la plupart des gens, russes ou étrangers, pensent que ce nom de famille est d'origine allemande. Non, il est d'origine slave. Sa mère était une vraie Polonaise, née près de Cracovie. Chpet a vécu avec sa mère à Kiev, a achevé ses études à l'université de Kiev, et est ensuite parti à Moscou. Il se considérait lui-même comme russe, bien qu'il connût admirablement les langues polonaise et ukrainienne et qu'il les ait beaucoup aimées et les estimées. C'est un article du dictionnaire de Dal' qui présente la preuve de son origine polonaise (slave) : « Chpetit' [*Špetit'*] : reprocher à mots couverts, lancer des piques au moyen d'allusions », ce qui est en fait très caractéristique du caractère de mon père et une phrase de Derjavine est citée : « Devant tout le monde, il n'a pas eu honte de se moquer de moi à demi-mots ».

Sa biographie n'a pas encore vraiment été écrite. Son petit-fils aîné, M.K. Polivanov, aujourd'hui décédé, a réalisé une première tentative. C'est un essai qu'il a effectué à partir des témoignages des amis et des disciples de Chpet. Il n'a quant à lui vu son grand-père qu'à l'âge de quatre ans.

L'enfance de Chpet a été relativement difficile. On ne connaît pas son père. Il a été élevé par sa mère, une femme très intéressante, forte, respectée de tous. Des hommes l'ont plusieurs fois demandée en mariage, et lui ont proposé d'adopter son enfant, mais elle a fièrement tout refusé, jusqu'à l'université puisqu'il s'avéra qu'il ne pouvait y entrer. Elle avait toujours exigé la meilleure éducation, et l'avait envoyé au lycée classique. Des membres de sa famille lui avaient également proposé d'adopter l'enfant, et lorsqu'il fallut à ce dernier entrer à l'université, elle accepta, et c'est son frère aîné qui adopta le garçon.

Nous sommes aujourd'hui réunis soixante-dix ans après sa disparition, et j'aimerais dire ceci. Après avoir appris la condamnation de Chpet, « dix ans sans droit de correspondance », nous n'avons pendant longtemps rien pu savoir à son sujet. Nous n'avons eu connaissance des premières données exactes concernant son destin qu'en 1989 après l'ouverture des archives dites « secrètes ». Avec mon neveu M.K. Polivanov, je suis allée à Tomsk, où nous avons assisté à l'inauguration d'une plaque commémorative, placée sur la

maison dans laquelle il vivait en exil. Nous avons également assisté aux assises d'un colloque, dédié à la mémoire de mon père, au cours duquel sont intervenus M.K. Polivanov ainsi que des habitants de Tomsk qui se sont avérés plutôt bien connaître l'œuvre de Chpet, bien que de façon limitée, puisqu'à cette époque, chacun de ses livres était une rareté.

Le jour suivant, nous nous sommes rendus au KGB, y avons reçu tous les documents d'archive et les avons soigneusement recopiés. Nous avons eu directement accès aux originaux. Dans l'ensemble, il est apparu clairement qu'il n'y avait eu aucune affaire, que tout avait été inventé, sur les documents les signatures (y compris celle de Chpet) étaient toutes fausses. Et les agents des organes du KGB ne l'ont alors pas nié. Et là, à Tomsk, où nous avons été accueillis de manière incroyablement chaleureuse et compréhensive, il a été décidé de publier un ouvrage sur le séjour de Chpet en Sibérie et de mettre en place régulièrement des « Lectures chpétiennes ». Malheureusement, mon neveu est décédé avant les premières « Lectures chpétiennes ». J'ai alors personnellement compris que je devais continuer le travail qu'il avait commencé, et me suis lancée dans l'étude des archives. J'ai déchiffré ce que j'ai pu, d'autant plus qu'une personne extérieure ne pouvait pas le faire. J'ai pensé qu'il y aurait peut-être quelqu'un que cela intéresserait et qui, désirant réaliser quelque chose de majeur sur Chpet, pourrait m'aider à s'en occuper. Bien que les spécialistes (en particulier Mitiouchine) aient déjà effectué des choses à cette époque, ils travaillaient dans les archives de l'OR RGB¹ auquel notre famille avait fait don de presque tous ses manuscrits. Des recherches isolées ont été menées à l'étranger, des conférences ont été organisées. Je me suis mise à déchiffrer les manuscrits des archives familiales, et ceux conservés à l'OR RGB. Le fait est que l'on avait fait don à la bibliothèque de manuscrits plus ou moins identifiés. À la maison, nous avions emmagasiné chaque feuille comportant l'écriture de mon père dans un coffret précis, et ces brouillons épars se sont avérés très nombreux. Parmi eux il y avait des passages d'articles ou des plans de livres ou bien autre chose encore. Cela demandait, bien entendu, un travail énorme, ce qui était au-dessus de mes forces. De manière inattendue, une jeune chercheuse, Tatiana Shchedrina, est apparue, passionnée par Chpet, et elle est parvenue à déchiffrer les manuscrits de façon excellente, bien au-delà de mes espérances. Elle peut déchiffrer n'importe quelle page de brouillon, là où l'écriture est cent fois plus illisible

¹ OR RGB : Département des Manuscrits de la Bibliothèque Nationale Russe à Moscou (Otdel Rukopisej Rossijskoj Gosudarstvennoj Biblioteki).

qu'elle ne l'est habituellement. Cela est d'autant plus important que la plupart des travaux de Chpet ne sont malheureusement pas achevés. Cela concerne *Vnutrennjaja Forma slova* [La Forme interne du mot], *Istorija kak problema logiki* [L'Histoire comme problème de la logique] et *Očerki razvitija russkoj filosofii* [Aperçu du développement de la philosophie russe].

Après 1929 et le désastre du GAKhN, mon père n'eut plus la possibilité de travailler sur la philosophie. On lui permit seulement de travailler sur des traductions littéraires, ce qu'il était à même de faire puisqu'il connaissait presque toutes les langues européennes.

Depuis ma plus tendre enfance, je me souviens de la porte fermée du cabinet de papa et des paroles de maman : « Doucement, ne parlez pas fort, vous empêchez papa de travailler ». Ça, c'était l'après-midi. Le matin, c'était la même remarque, seulement au lieu d'invoquer le travail, on nous disait : « Papa dort ». Ce dont je me souviens le plus, c'est de papa à son bureau. Il travaillait la nuit et se levait tard, le matin.

Nous, en tout cas moi, craignons papa. Pourtant, il ne nous grondait pas et s'occupait peu, me semble-t-il, de notre éducation. Mais par la suite, j'ai compris qu'il en était autrement. Papa ne se mêlait pas des détails du quotidien et de notre vie, mais il savait par un seul mot ou une plaisanterie remettre tout à sa place, il approuvait ou non, s'intéressait à nos amis, à nos lectures. Souvent, cela se faisait par le biais de ma mère. Lorsque je fus un peu plus grande, chaque mot de papa avait pour moi une grande importance. Il ne me venait jamais à l'esprit de discuter avec lui.

Je me souviens combien il était pénible d'aller répondre au téléphone lorsqu'on l'appelait. Il fallait toujours dire : « Et qui le demande, je vais voir s'il est à la maison », et ensuite dire, d'une voix coupable, qu'apparemment il était sorti. Mais si nous avions besoin de quelque livre ou que nous n'arrivions pas à faire un exercice, nous pouvions toujours nous adresser à lui et il nous aidait volontiers. Parfois même « trop ». Par exemple, si on lui demandait un livre sur un sujet quelconque, il donnait plusieurs livres. Bien entendu, cela se passait lorsque nous étions déjà dans les classes supérieures. Je me souviens très bien de la façon dont il nous lisait à tous, y compris à maman, *Eugène Onéguine*, en commentant presque chaque mot. Nous l'avions déjà lu plusieurs fois et en connaissions plusieurs passages par cœur, mais c'était toujours très intéressant. Papa lisait également ses propres traductions de Byron et de Shakespeare. Il lisait très bien la poésie et n'aimait pas lire du théâtre.

Dans son cabinet, mon père ne permettait pas que l'on touchât ou déplaçât quoi que ce fût, surtout sur son bureau qui était en-

combré de toutes sortes de papiers et feuilles volantes. Au milieu de son cabinet, il y avait un buste de Platon, de Dante, un sanglier en bronze (la copie d'un sanglier florentin décrit par Andersen dans le conte du même nom), plusieurs photographies de mes sœurs aînées dans des cadres, une grande photographie de ma mère avec le nouveau-né Sérioja, et quelques unes de notre famille, sans cadre. Sous un verre épais de la taille d'une carte postale se trouvait une photographie de Husserl avec une dédicace, quelques cendriers, un petit encrier ancien que papa n'utilisait pas et un petit verre avec des porte-plumes et des crayons. Les stylos à plume d'or avaient déjà fait leur apparition, et son ami, Jurgis Baltruchaitis, lui en avait offert un.

Papa avait des mains incroyablement belles, une démarche légère, les traits de son visage étaient dépourvus de caractère, mais cela ne se remarquait quasiment pas étant donné la mobilité inhabituelle de son visage. On eût dit que le moindre muscle bougeait, et il possédait également un regard bleu expressif. De la même façon, l'expression de son visage changeait presque constamment, passant du très sérieux au joyeux, et même au rusé. Et papa plaisantait beaucoup, et l'on ne savait pas toujours s'il plaisantait ou non.

Le premier hiver de l'exil de mon père, j'ai vécu avec lui en Sibérie. Pour moi, la relation qui s'était instaurée entre nous était particulièrement précieuse et importante. Il est vrai que la plupart de nos discussions avait un ton ironique ou facétieux, mais il s'agissait d'un aspect purement formel, il nous était ainsi plus facile de parler des choses sérieuses. C'est seulement plus tard que j'ai compris que je n'étais pas assez ouverte à mon père à cette époque, et je le regrette beaucoup. Et à mon avis, il a dû le regretter aussi. Parfois, pendant son exil, mon père me disait : « J'ai tellement traduit, j'ai tellement travaillé sur Shakespeare. Bientôt, ce travail sera fini, et je commencerai à percevoir des honoraires pour celui-ci. J'espérais tellement pouvoir revenir à mes anciens travaux de philosophie, les achever. D'autant plus que pour ce travail, je n'ai même pas besoin de livres. Tout est dans ma tête ». Aujourd'hui, tous ses travaux sont publiés, ceux qui sont inachevés sont reconstitués grâce à ses notes. En effet, plusieurs de ses « secondes parties » ont été publiées en éditions séparées, ou sont restées dans les archives en tant que matériaux préparés pour la publication. Mais certaines choses ont été effectuées de manière décousue.

Le nom de Chpet est progressivement sorti du néant et cela a pu avoir lieu grâce aux personnes qui s'intéressent à lui. J'ai réussi à déchiffrer des lettres qui ont été publiées dans la revue *Načala* (Principes), dans l'ouvrage « Chpet en Sibérie », etc. Passionnées par le travail sur les manuscrits et dans les archives, Tatiana et moi

sommes allées à Kiev et à Saint-Pétersbourg, et nous avons étudié là-bas des manuscrits de mon père, dans des versions incomplètes, malheureusement. Aujourd'hui, ma santé (ma vue basse en particulier) ne me permet pas de me consacrer à mon activité favorite, ce que je regrette beaucoup, parce que j'étais passionnée par ce travail, je comprenais son intérêt et son importance. Je regrette de ne pas m'y être consacrée toute ma vie. Ce travail peut continuer. Il nécessitera encore de nombreuses années. Mais aujourd'hui, c'est Tatiana [Shchedrina] qui s'en occupe.

Je remercie une fois encore tous les spécialistes de l'œuvre de Chpet présents et absents. Je regrette beaucoup de ne pouvoir être avec vous, et j'espère qu'avec le temps le nom de mon père retentira dans toute sa plénitude.

Traduction du russe par M. Loisy

* * *

**LETTRE DE TATIANA GUSTAVOVNA MAXIMOVA-SHPET
AUX PARTICIPANTS DU COLLOQUE DE BORDEAUX**

Chers amis,

Permettez-moi d'appeler ainsi ceux qui conservent avec moi la mémoire de mon père, ceux qui trouvent le temps et la force de mener des recherches sur son héritage scientifique qui, à ma grande joie, demeure aujourd'hui considérable pour la science.

Je ne suis spécialiste ni en philosophie, ni en psychologie ou en linguistique, c'est pourquoi je ne peux malheureusement juger son œuvre d'un point de vue professionnel. Pour moi, le simple fait d'avoir conscience que le souvenir de mon père est vivant non seulement pour moi, mais également pour beaucoup de gens est une joie immense. Ce n'est pas pour rien que l'on estime qu'un homme est vivant tant que sa mémoire est vivante, que ses actions, ses « apports » transmis aux autres sont vivants : c'est là son esprit immortel.

Ce colloque démontre de manière convaincante que son travail n'a pas disparu dans l'oubli, que les manuscrits, effectivement, ne brûlent pas, malgré les temps difficiles que nous avons tous traversés. Après tant d'années d'oubli, soixante-dix ans après la tragique disparition de mon père, exécuté le 16 novembre 1937, il s'avère que ses travaux dans de nombreux domaines du savoir

(philosophie, psychologie, linguistique, esthétique) attirent des chercheurs de divers pays. La science ne connaît véritablement pas de frontières, et les découvertes effectuées par les chercheurs parlant différentes langues s'entrecroisent et s'enrichissent mutuellement. Mon père, qui maîtrisait dix-sept langues, soulignait toujours l'importance de la rencontre des différentes sources de savoir et de théorie élaborés dans divers pays et comme vous le savez, ses travaux dans le domaine du langage montrent que la science et le langage s'influencent et s'enrichissent mutuellement.

C'est non seulement le dialogue interculturel engagé par mon père dans son œuvre, mais également la participation au colloque de spécialistes de différents domaines qui est réjouissante, puisque mon père écrivait et parlait toujours de la valeur des liens interdisciplinaires qui ouvrent de nouveaux horizons à la science et à l'art, ce qui pour mon père et pour toute notre famille, avait, et a toujours, une importance considérable.

Je vous souhaite le succès dans vos futures recherches, le bonheur et la prospérité.

Traduction du russe par M. Loisy